

Au-delà des vanités



**Gustavo Zenón Sonzini Astudillo**

# **Au-delà des vanités**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021  
ISBN : 978-2-312-08479-4

## Avant-propos

Je ne me souviens pas quand a commencé l'agitation qui m'a conduit à écrire cette histoire. En remontant dans le temps, je découvre que, pratiquement depuis l'âge de raison, j'ai vécu avec ce personnage qui cohabite en moi. Entre la fin de mon enfance et le début de mon adolescence, je suis tombé pour la première fois sur l'acte de naissance de mon père, et j'y ai trouvé le nom de mon arrière-grand-père, Pompeo. C'est à ce moment précis que la flamme de la curiosité s'est allumée en moi ; une vocation soudaine s'est manifestée à moi, qui est devenue avec le temps un « don » dans le domaine de la recherche, que j'attribue à la persévérance.

Au début il n'y avait pas « l'Internet » ; il n'existait pas non plus d'importantes archives et bibliothèques dans cette « Cordoue de la Nouvelle Andalousie », à la seule exception de la bibliothèque principale de l'Université Nationale de Córdoba, où, abrité par ses murs épais, j'ai passé une bonne partie de mon adolescence à creuser et à chercher. J'ai trouvé les premiers indices de beaucoup de choses, mais j'avais un objectif encore plus précis. Je ne pouvais satisfaire mes questions qu'en évoquant la tradition orale.

J'étais très jeune quand j'ai commencé à tourmenter mon père et ses frères avec mon insatiable soif de connaissances. La plupart du temps, je n'obtenais pas de réponses tangibles, simplement parce qu'ils ne les connaissaient pas ; ils ne pouvaient que répéter ce dont ils se souvenaient encore. Faisant un grand effort, mon père essayait d'évoquer son père, Bernardo, tandis que mes oreilles enregistraient chaque

mot. Des histoires étonnantes ont été transmises à travers plusieurs générations. La transmission orale des traditions familiales est, selon moi, un outil inestimable pour retrouver des morceaux d'histoire.

Mon père était un romantique qui pouvait parler avec maîtrise dans n'importe quelle discipline. Il avait une culture générale étonnante et une merveilleuse « magie » quand il s'agissait de raconter des histoires, ses douze enfants l'écoutaient en extase. Dans ce petit moment, en fin de journée, avant la prière familiale, quand nous l'entourions pour l'écouter, mon âme se transportait alors dans la Lombardie-Vénétie d'il y a deux cents ans. Dans ce rituel, je fermais les yeux et je l'écoutais avec une imagination débordante. Je percevais des voix, des odeurs et des paysages différents. Et ainsi, petit à petit, de la fantaisie à la réalité, de l'anecdote à l'histoire, de la narration à la fable, de la tradition à la légende, mon rêve a commencé.

Lorsque nous l'avons interrogé sur l'origine de notre nom de famille, papa, en répondant, nous a parlé d'un vieux militaire, le consul romain Lucius Cornelius Cinna, qui a fondé, près de Milan, dans la province de Crémone, une « statio militaire », qui, prenant son propre nom, a fini par dériver en Soncino ou Sonzino. La Rocca Sforzesca, également connue sous le nom de « Castello di Soncino » ou « Castro Sonzini », avait été construite dans ce même lieu, célèbre parce qu'Ezzelino da Romano était mort dans ses cachots le 29 septembre 1259, dans un premier édifice, antérieur à l'actuel, qui fut totalement détruit et reconstruit en 1473.

Mon père racontait que dans cette forteresse s'était établie la branche italique des descendants du roi Mathias Corvino de Hongrie (Mátyás Hunyadi) qui, avec le temps, seront appelés les Corvis de Sonzino ou Soncini Corvini. Cette famille était constituée de trois branches qui, au fil du temps, ont abandonné la forteresse et se sont installés à trente-cinq kilomètres de là, dans la ville de Brescia : celle de Giacomo Ier, celle de Domenico et celle d'Antonio II.

Le marquis Vittorio Spreti, historien et généalogiste italien post-républicain bien connu, raconte l'histoire des familles nobles reconnues par le gouvernement royal d'Italie dans les volumes de

l'Enciclopedia Storico – Nobiliare Italiana, de 1968. Il y considère que de ces trois branches nobles, une seule, celle d'Antonio II, a survécu. Ce sont les habitants actuels du palais « Soncin Rotto » de Brescia. Il considère que les deux autres branches se sont éteintes : celle de Domenico vers 1400, et celle de Giacomo, la nôtre, à la fin du XVIIIe siècle. Ce que le marquis Spreti ne savait pas, c'est que dans un village du Varesoto, peut-être le plus petit et le plus perdu, avait régné le seul descendant de cette branche, Pompeo, le « Piccolo Conte » (petit comte), jusqu'en 1912, date à laquelle il cessa d'exister. Sa lignée s'est immortalisée en Argentine, par l'union de son fils Bernardo avec une Astudillo, famille de patriciens aux racines anciennes, apparentée au général Octaviano Antonio José Navarro (Catamarca, 1826 – 1884), chef militaire et politique argentin et gouverneur fédéral de la province de Catamarca.

J'étais fasciné quand on se souvenait de mon grand-père Bernardo qui évoquait son père, le « Pelloli ». Il le nommait avec fierté. C'était comme dire « Je suis de la maison de Savoie », même si sous ces latitudes, il n'y avait aucune documentation pour étayer cette énorme « toupet » et, comme il est bien connu que le « toupet ne sort pas de nulle part », il y avait beaucoup à enquêter.

L'histoire de l'anneau d'Hunyadi est passionnante. Mon grand-père Bernardo l'a offert à mon père Sixto quand il a obtenu son diplôme de chirurgien, se distinguant par son jeune âge et l'obtention de la médaille d'or. Il l'avait hérité de son père Pompeo, qui l'avait lui-même reçu de Giacomo VI, médecin militaire, l'arrière-grand-père de mon père, qui était le petit-fils de Lodovico de Corvis de Sonzino (Soncini Corvini). C'était ainsi depuis Giacomo Ier, le doyen de cette branche, dont la grande descendance ressuscita avec Bernardo et Eumelia Astudillo y Cordova, petite-fille de la légendaire Melchora Herrera, qui était liée à San Sebastian de Sañogasta. Le père de la généalogie du Rio de la Plata, Carlos Calvo, a immortalisé cette dame dans son ouvrage « El Nobiliario del antiguo virreinato del Río de la Plata », le premier traité argentin de ce genre.

Bernardo avait dit à mon père que l'anneau était dans la famille depuis plus de quatre cents ans, et qu'il était originaire de la maison royale hongroise. C'était une chevalière, en or massif. Elle était couronnée d'un bas-relief représentant les armoiries de la famille de Corvis : un corbeau noir monté sur une flèche d'or, tenant dans son bec un anneau avec un diamant serti. Nous la regardions en extase, en pensant au nombre de mains nobles et légendaires qui l'avaient portée, au nombre d'histoires d'honneur, d'amour et de mort qu'elle pouvait nous raconter. Malheureusement, elle fut perdue lors de la révolution argentine de 1955.

Mon arrière-grand-père Pompeo et son frère Angelo sont nés à Milan, capitale de la Lombardie, respectivement en 1828 et 1824. Angelo est mort à l'âge de 21 ans en 1845. Ils étaient tous les deux fils d'un médecin militaire né à Vicence, qui vivait à Vienne, enrôlé dans l'armée autrichienne. Leur mère, Maria, noble de Melzo, commune proche de Milan, était morte à la naissance de Pompeo le 2 septembre 1828. Pompeo, ayant perdu sa mère, avait grandi sous une identité cachée pour des raisons politiques et de sécurité, dans le nord de la région, dans les Alpes, dans un très vieux village d'origine romaine appelé Arcumeggia, qui n'existait dans aucun atlas. Même si personne ne savait très bien où il se trouvait, nous savons qu'à l'époque il appartenait à la province de Côme.

Le nouveau-né, en raison de l'activité militaire de son père, fut élevé sous tutelle à la frontière de la Lombardie-Vénétie (sous domination autrichienne de 1815 à 1866) et du canton du Tessin en Suisse. Les premiers jours du processus d'unification italienne se déroulèrent de 1830 à 1848, sans résultat, car il fut écrasé par le gouvernement autrichien. Ces années coïncidèrent avec l'enfance et l'adolescence de Pompeo, jusqu'à ce qu'il atteigne la vingtaine. Immédiatement après, en 1849, commença la première guerre d'indépendance italienne, puis la deuxième (1859 – 1861) et enfin la troisième, qui culminera avec l'Italie unifiée de Garibaldi en 1866. La péninsule, à cette époque, était divisée en plusieurs États : la Lombardie-Vénétie (occupée par l'Autriche), les États pontificaux, le Royaume du Piémont, le Royaume des deux Siciles et d'autres.



L'empereur français Napoléon III, intéressé par l'unification de toute la péninsule en une confédération, prit contact avec le comte Cavour, ministre du royaume du Piémont, pour mettre en place une alliance et chasser les autrichiens du nord de l'Italie.

Pompeo est né à l'aube de l'indépendance, et était le fils de l'opresseur, car son père était dans ses rangs. Giacomo, soudainement veuf et loin des siens, a dû déléguer temporairement l'éducation de son fils Pompeo, nouveau-né, et a émigré avec son autre fils, Angelo, de quatre ans, de Milan à Vienne. Sachant très bien ce qu'il faisait, il a caché Pompeo et sa véritable identité dans le territoire occupé, qui était encore « ennemi ». Néanmoins, il faut dire qu'il a toujours été présent, en coulisses, pour veiller sur lui. Il ne pouvait pas se faire connaître ouvertement, au début pour des questions militaires, qui se sont ensuite compliquées lorsqu'il est devenu prisonnier politique, circonstances auxquelles il a miraculeusement survécu.

Giacomo apparaît de manière officielle entre les années 1850 et 1852, par le biais d'un important contact épistolaire Vienne – Milan. Le gouvernement se sent responsable et prend en charge la question sans avoir une connaissance suffisante de l'identité de la personne qui lui écrivait. En suivant les instructions écrites par ce dernier, ils identifient d'abord le « jeune héritier » à l'endroit indiqué, par l'intermédiaire du « medico condotto » (médecin de la commune) de la ville de Cuvio, le Dr Alessandro Ferrari, puis ils entament une enquête exhaustive pour trouver « le mystérieux Giacomo ». Dans un événement à la limite de la barbarie, mais qui fut concluant, Pompeo avait été marqué à feu par son père le jour de sa naissance, pour être reconnu ultérieurement. Le copieux dossier des recherches effectuées au milieu du XIXe siècle est conservé intact dans les « Archivio di la Provincia di Milano » et a été utilisé comme matière première pour la narration de cette histoire.

Le « calvaire » de Pompeo commence par une longue liste de situations qui se sont heurtées à la hiérarchie de l'Eglise locale. Pour des raisons que nous allons essayer d'entrevoir, les prêtres en exercice ont empêché les retrouvailles entre père et fils ainsi que la

réception des lettres adressées par les institutions gouvernementales à Pompeo. Celles-ci avaient été envoyées par des intermédiaires, tels que le « Commissario Distrettuale di Cuvio », qui a toujours délégué la responsabilité au curé paroissial. Ces envois contenaient les notes des lettres de Giacomo, dont les originaux avaient été précédemment, et Dieu merci, pliés et classés avec soin dans les archives provinciales. Giacomo meurt à Vienne en 1852 après avoir nommé son neveu Pietro « exécuteur testamentaire », qui devra déposer l'héritage dans les mains de son seul fils vivant, Pompeo, dans une Italie convulsée. En 1876, dix ans après les guerres d'indépendance, Pietro remplit sa mission et enfin, Pompeo, retrouve sa véritable identité puis reprend les titres et les biens matériels de son père Giacomo, à l'âge de 50 ans.

Pompeo, qui jouissait déjà d'une bonne situation économique, exerce les coutumes du majorat, en lèguant la plus grande partie de ce capital à son fils aîné, Bernardo, âgé de quinze ans, afin qu'il puisse en disposer dès l'âge de 21 ans. En parallèle, il assure l'avenir de ses deux filles par la location de biens immobiliers et de terres, et pour Luigi, son deuxième et dernier fils, par la promesse de son frère Bernardo de partager le patrimoine.

Bernardo, comme tant d'autres, rêvait de l'Amérique, et avec un capital considérable hérité de Giacomo, il planifia très bien sa vie. Comme son père, il obtient à vingt ans un diplôme de *Costruzioni e Disegno Costruttivo*, qu'il perfectionnera en tant que volontaire au cinquième régiment d'alpinistes, obtenant le titre d'ingénieur des chemins de fer.

Pompeo, veuf de Maria Domenica Scazzini le 19 janvier 1881, se remaria seulement quatorze mois plus tard, avec Maria Domenica Allera, une jeune femme de 30 ans, le 13 mars 1882. Peu après, en octobre 1882, Bernardo sentit que son heure était venue et il quittera pour toujours la maison de son père.

Arcumeggia était, et est toujours, un tout petit village inséré dans une géographie escarpée, grattant le ciel, sur la pente de l'un des « Colosses Valcuviens ». D'où son nom, dérivé du latin « *Arx Media* » qui

signifierait en français « château au milieu de deux vallées » : la Valcuvia et la Valtravaglia. Nous savions par tradition familiale que c'était dans la région des grands lacs et tout près de la frontière suisse. Pompeo s'est marié avec une « fille locale » de pur sang celtique et a fondé sa famille dans cette région. Deux garçons et deux filles sont nés de cette union. Parmi les garçons, un seul a survécu, mon grand-père Bernardo. L'histoire de ses deux sœurs portant toutes les deux le même prénom, María Celestina, connues comme « l'aînée » et « la cadette », toutes les deux mariées à des hommes portant le même nom de famille, est exceptionnelle. Papa nous amusait beaucoup avec cette histoire. Elles ont toutes les deux une descendance très petite mais transcendante, l'une en Italie et l'autre au Chili.

Grande fut ma surprise, déjà étudiant à l'université, quand, sur une carte agrandie de la région des lacs de Padanie, presque par hasard parmi des centaines de noms, j'ai découvert le double « g » à un endroit. J'ai pu lire, pour la première fois sur papier, le nom du lieu légendaire d'Arcumeggia.

Mes attentes étaient énormes quelque temps plus tard, lors de mon premier voyage à travers l'Europe, lorsque j'ai escaladé le « Monte Nudo » sur la terre de mes ancêtres. C'était un jour d'été, quand la ville était pleine de visiteurs. Nous sommes sortis de la voiture quand elle ne pouvait pas aller plus loin. Tout comme Venise est parcourue en gondole, Arcumeggia est parcourue à pied. Ses rues médiévales sont pavées, étroites et escarpées.

En 1956, le gouvernement de la province de Varèse, à laquelle le village appartient maintenant, l'avait déclaré d'intérêt public et, de cette façon et à partir de cette année-là, il fut préservé des modifications et des modernismes. Il est connu sous le nom de « Il paese dei pittori » et est actuellement un musée en plein air, inauguré avec vingt-trois fresques originales, exécutées sur les façades des maisons centenaires par les plus grands peintres italiens de cette décennie.

Il ne restait pas grand-chose de l'Arcumeggia de mes ancêtres, elle avait presque disparu. Entre 1925 et 1933, le curé Don Stefano Tunessi, construisit le temple actuel, là où était la chapelle initiale,

construite en l'honneur de « Sant' Ambrogio Vescovo » en 1619 sur les fondations millénaires d'un ancien château romain.

Certaines habitations sont antérieures à la première chapelle. La vieille maison où mon grand-père Bernardo est né était déjà construite, pierre par pierre, lorsque le génois Christophe Colomb découvrit l'Amérique. Miraculeusement, elle est encore debout, malheureusement reconstruite en partie avec des matériaux modernes. Sous les petites rues pavées d'Arcumeggia, la technologie est cachée : l'eau courante, le système d'égouts, le gaz naturel, l'électricité et la fibre optique coulent à flots. Les façades ont été rénovées il y a cinquante ans, mais les intérieurs ont été modernisés depuis et sont remplis de confort et de technologie. A l'extérieur, le paysage dessiné par la main de Dieu reste le même. Il est merveilleux de s'arrêter et de tourner à 360 degrés pour observer sa beauté singulière et pérenne, unique et indescriptible.

À cette époque, il était très naturel et facile pour moi de réincarner Pompeo, mon personnage, dans ce village idyllique. Je m'accrochais aux images qui s'étaient tissées dans mon esprit et mes sens tout au long de ma jeunesse. Je pouvais imaginer l'écho des voix rebondissant sur les falaises, et les enfants patinant dans la neige pendant les hivers rigoureux. Je les sens encore courir à côté de moi et je vois les matrones en noir, avec la tête couverte, qui essaient de les attraper à l'heure du déjeuner.

Mon compagnon de voyage et moi avons commencé le voyage sans but, en ignorant tout de l'endroit. J'ai été le premier des descendants de Bernardo à poser le pied sur cette terre sacrée. Nous sommes entrés dans « La bottega del pittore », une sorte de restaurant ou d'auberge, à l'heure de pointe. L'endroit était plein de gens qui déjeunaient. Un serveur très occupé était derrière le comptoir et il n'a pas été très coopératif lorsque je lui ai posé des questions sur la maison de Pompeo Sonzini. Avec une mauvaise humeur manifeste, il a expliqué qu'il n'était pas de la région et qu'il avait récemment racheté l'entreprise.

Mes recherches devenaient très difficiles ; après si longtemps, qui pourrait se souvenir d'un personnage né en 1828. Cependant, malgré tout, j'étais entré au bon endroit au bon moment... La divine Providence, je l'appellerais. Un monsieur âgé, qui était à une table voisine et qui m'avait entendu, s'est approché de moi et m'a interrogé en italien :

– Vous avez parlé de Pompeo ?

Après ma réponse affirmative, il a demandé à nouveau :

– Et pourquoi cela ?

– Parce que je suis son arrière-petit-fils – lui ai-je dit.

Je n'oublierai jamais le visage d'étonnement de cet homme quand il m'a répondu qu'il l'était lui aussi. Il y a eu tout-à-coup un grand brouhaha, et il nous a invité à déjeuner avec tout le « faste » italien. Pour lui, c'était un jour de fête. Personne de son sang n'était jamais revenu d'Amérique : j'étais le premier.

Ce brave homme, Genesio Allera, était un suisse qui passait ses étés dans ce lieu et qui est mort peu après. Il était le petit-fils d'une sœur de mon grand-père Bernardo, fils de Petronila Cerini, elle-même fille de Maria Celestina « la cadette ». Il était célibataire et n'avait qu'une sœur, Mariuccia Allera, veuve avec trois filles, qui vivait à Varèse et qui avait une résidence d'été à Arcumeggia. Ce sont les seuls descendants de Pompeo sur la péninsule.

« Via della Vigna 7 »... Je me souviens encore de l'adresse de sa sœur. Il nous a emmenés chez elle, et elle aussi ne sortait pas de son étonnement. Nous avons fait une sorte d'arbre généalogique et je leur ai posé mille questions. J'ai improvisé quelques notes, nous avons visité le cimetière, la nouvelle église, la très vieille maison de Pompeo où est né Bernardo, et nous avons rencontré la femme la plus âgée du coin, une certaine Scazzini, qui avait sans doute cent ans et qui se souvenait bien du « nonno Pumpée » de sa petite enfance. Elle n'était alors qu'une petite fille, mais elle n'avait pas oublié. On m'a raconté de nouvelles légendes sur Pompeo : qu'il était né à Milan, fils d'un « riche » d'origine autrichienne, qui ne pourrait